

Jean-Marc Desgent, Michel Côté, Nicholas Dawson

Rachel Leclerc

Numéro 141, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62521ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2011). Compte rendu de [Jean-Marc Desgent, Michel Côté, Nicholas Dawson]. *Lettres québécoises*, (141), 38–39.

☆☆☆ 1/2

Jean-Marc Desgent, *Portraits de famille*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2010, 62 p., 12 \$.

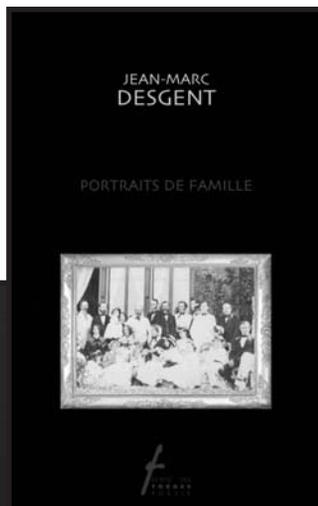
L'alangue du poète

Quoi que semblent en penser parfois certains néophytes canadiens catapultés sur les jurys et assignés à la distribution des miettes conservatrices et des récompenses d'État, la poésie reste un acte langagier très anticonformiste. Avec Jean-Marc Desgent, elle fait un pas de plus et donne un coup de boule aux grammairiens frileux auxquelles on s'accroche par peur devant le gouffre de l'invention et par un irrépensible besoin d'être entendu, compris, aimé.

Le plus récent livre de Jean-Marc Desgent est celui d'un survivant qui veut dénombrer ses morts, un-deux-trois-quatre-cinq-six-sept précisément, pour bien se rappeler le motif de son dérangement poétique, voire de sa déraison d'homme. Dès le début, on sait à peu près de quoi il sera question : de toutes les vies comme catastrophes et du corps sexué comme l'un des saluts possibles dans l'ici-bas, là où « je suis jappé » (p. 27) et où je m'agite au risque d'aggraver mes écorchures.

Je suis grand lit d'amour avec conifère féminin sans déchirure, d'ailleurs, je suis interdit de déchirure, c'est condamné, ce conifère qui est le seul lieu où je suis ensemble... (p. 12)

Si ce livre au titre volontairement banal n'a pas l'ampleur et le souffle des *Vingtèmes siècles* que Desgent nous donnait en 2005 et pour lequel il avait reçu le Prix du Gouverneur général et le Prix du Festival international de la poésie de Trois-Rivières, il en a gardé le courant obsessionnel et les thèmes, tout ce qui nous apprend, encore une fois, qu'il



JEAN-MARC DESGENT

faut regarder sans rougir la part prédatrice qui nous habite si on veut apercevoir aussi la seconde part, celle qui nous rend capables de poésie.

Précis d'anatomie

Très loin de ce qu'on pourrait appeler les écritures « végéta-riennes », loin des sensibilités

de feuille et pourtant lyriques au possible, le travail de Desgent ose mettre au jour un *Je* constitué presque à cent pour cent de viande, d'os et de sang, habité, hanté par ses propres orifices, par les trous de toutes sortes que peut contenir un corps et surtout par ceux qu'on a en haut puis en bas : trou à palabres, trou à rouspéter, trou à éjaculer, trou par lequel le vivant clame sa présence, une présence pas toujours « gentille » mais combien solidaire et empathique, trou à langage qui besogne à replacer *Je* en dehors du champ narcissique. La poésie est souvent un acte chirurgical qui a pour but de déléguer ce *Je* dans la communauté des hommes, dans cette chair innombrable et tuméfiée pour y larguer la preuve d'une proximité obligée mais entièrement assumée, entièrement responsable.

Et même si, comme dans toutes les familles, « entre nous, on ne se nomme jamais les choses génitales » (p. 37), la sexualité pourra devenir alors le point d'ancrage et le lieu où se tient le poète instruit du lien charnel qui l'attache au père, à la mère, au fréro, à l'ami, à tous ceux qui sont disparus et qui réclament de parler dans et par sa bouche. Une telle exigence le laisse d'ailleurs épuisé : « Je tire sur une corde avec poulie pour que mon sexe lève. » (p. 31) Puisqu'on est dans le roman familial, il faut comprendre qu'il y a là du personnage : *Je* n'est pas *Je*, Desgent n'est pas Desgent. Il dit qu'il est un monstre aux orifices duquel on ne peut rien ajouter, qu'il est « un tremblement de l'autre [...] Quand on est un monstre dehors, on est déjà l'orgasme des âmes qu'on brise et qu'on dévore. » (p. 14)

Parmi les vers les plus touchants se trouvent ceux qui sont consacrés au père.

*Dis-moi, trésor papa, mes guerres civiles,
dis-moi, trésor cadavre à la beauté qui m'éclaire tout.
J'étais des doux donnés avant ton état qui n'est plus.
Les choses qu'on fait avec son âme ruinée. (p. 19)*

Voilà pour le jeune qui regardait à la télévision les scènes d'automne du « Front de libération nationale » et qui pensait : « C'est comme drôle, mais pas rire, même pas grimace et ça finit mal. » (p. 15) Fourrer le doigt dans la blessure collective, dans cette névrose, c'est comme drôle en effet, mais les plus grandes douleurs ont encore besoin d'un éclat de rire.

☆☆☆

Michel Côté, *L'intranquille gravité*, Montréal, Triptyque, 2010, 78 p., 15 \$.

La « marche à l'étrange »

De Michel Côté, on a retenu d'un côté le rire, la beauté, l'éclat solaire, l'énergie et l'optimisme contagieux et, de l'autre, l'attention grave, la curiosité qui l'a mené vers l'autre, dans l'ailleurs, notamment jusqu'aux arts orientaux, qui l'ont nourri autant dans sa pratique de professeur de philosophie que dans sa propre créativité.

Aujourd'hui, c'est le butô, « cette danse japonaise à la recherche de l'espace entre les espaces », qui inspire au poète un dix-septième livre — à quelque chose près — et provoque chez lui la concentration du moine dansant. Pour un peu, on l'imaginerait avec son petit balai de foin à la recherche d'invisibles poussières dans un espace volontairement restreint, propre au resserrement des idées comme à la montée des sensations de l'exécutant. La danse,

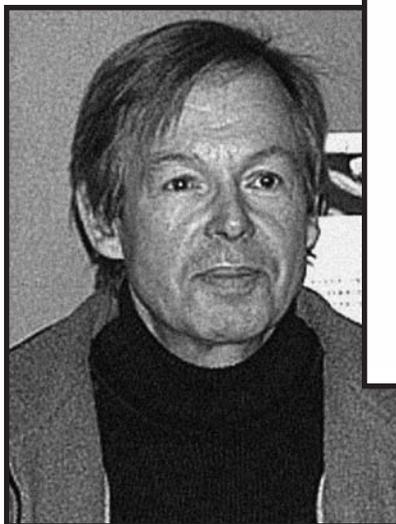
donc, le geste et la trace, mais encore le mouvement et son interruption comme intranquillité, comme recherche, création d'un lieu serein et acceptable.

Le fil vacille. Le corps ne bouge pas. Sans être morte la jambe avance. Au creux de l'estomac, l'axe s'incline. En avant, l'âme du câble est infinie. (p. 31)

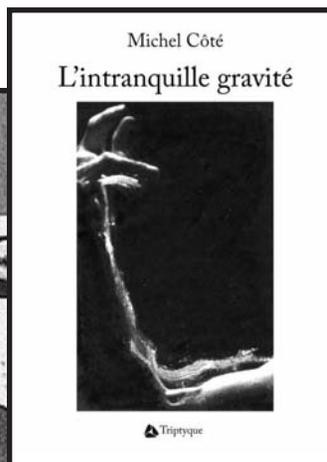
La danse promise

L'homme ne craint pas d'affronter sa stupeur d'être là, au bord d'un univers parallèle, et n'a de cesse d'interroger ce dernier. « Suspendu entre la chair et l'immatériel, un monde flotte au plus près de l'effroi. » (p. 15) Elle est toute là, l'intranquillité de Michel Côté, par ailleurs si chère à Fernando Pessoa.

Quant au pays, que peut-il représenter pour un homme qui s'est tourné depuis si



MICHEL CÔTÉ



longtemps vers les artistes nippons et aussi vers la philosophie chinoise, sinon un antirefuge? Il est devenu « le pays sur le plateau de l'absence » (p. 12). Il faut aller ailleurs, là où « seuls des inconnus s'offraient sans retenue » (p. 37). C'est alors l'ouverture et l'accueil qui déplaceront le centre d'intérêt d'un livre toujours en mouvement, en marche vers son propre espace, vers « cette façon qu'a le sol / d'avoir éternité » (p. 32). Partout, l'hymne à la vie sera la fin des mots, car il faut entrer dans le vol ainsi qu'un oiseau face au soleil. C'est la confiance qui préserve les ailes de la brûlure, et c'est le don qui fait la vision.

Il fallait traverser ce livre tout en gestes, fait d'immatérialité comme de choses aussi tangibles qu'un sol de bois, pour trouver la citation de l'acteur japonais Akaji Maro qui nourrira aussi bien l'écrivain que l'artiste visuel: « Ils dansent seulement à cause de la danse promise. »

☆ 1/2

Nicholas Dawson, *La déposition des chemins*, Saint-Fulgence, La Peuplade, 2010, 74 p., 16,95 \$.

Ici, c'est tout là-bas

Il est hispanophone et francophone, professeur de littérature au collégial, il a travaillé « au sein de l'Académie », il est jeune et beau. Il a tout pour lui. Souhaitons que le temps mène sous sa plume la fée des Mots et l'expérience nécessaire à la construction d'une poésie utile.

Le titre est plutôt rebutant au premier regard. Comment un chemin, tout poétique soit-il, peut-il faire une « déposition »? Puis le communiqué nous apprend que le garçon est né au Chili. L'usage du mot apparaît alors défendable: il évoque pour les Nordiques que nous sommes des cours de justice et des témoignages accablants contre une invisible dictature.

Le texte se divise en trois parties. Dans la première, on croise un certain Leo, qui habite le livre jusqu'à sa fin. Au sujet de cet amant probable, l'auteur confesse d'entrée de jeu: « Tu as l'âge de ma première rupture » (p. 12). Il est beaucoup question de la bouche de Leo. « La mer: / longue retenue de nos souffles / trêve / entre ta langue et la mienne » (p. 16). Mer et sable, souffle et langue, l'amour entre garçons, bon, une matière pas tout à fait révolutionnaire, sauf, c'est vrai, si on a subi les interdits de l'État, mais rien n'est moins sûr.

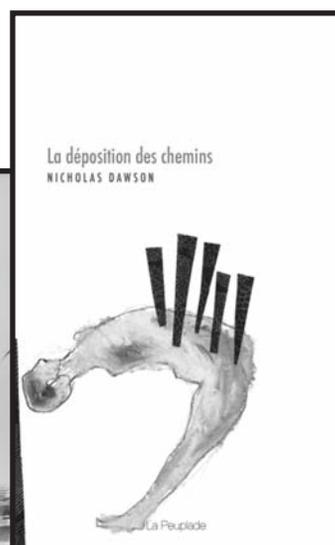
Comme une vigie

Deux paradigmes se croisent souvent, se chevauchent, se servent l'un de l'autre: les chemins et la neige. « Des larmes coulent vers le lointain / j'ai peine à voir ce chemin / l'horizon / porte ton nom » (p. 20). L'infranchissable distance est une

épreuve, certes, mais faut-il se contenter d'une si mince évocation quand la distance pourrait devenir le riche moteur d'une œuvre, comme elle l'a prouvé par le passé?



NICHOLAS DAWSON



On cherche un appui, une strophe qui pourrait tenir lieu d'adjuvant. Très difficile. On m'accusera de tout, et d'abord — avec raison — de gaspiller

de la branche. « Je trace des souvenirs sur la terre / en attendant la première neige » (p. 43). Le texte vous fond entre les doigts, comme si la marée venait tout essuyer d'une page à l'autre.

« Ma voix ne suffit pas: / je pose le pied. / L'autre suit comme un amant. » À bien y penser, je ne suis pas du tout certaine que le temps et l'expérience parviennent à y changer quoi que ce soit. Il ne faut pas demander l'impossible. Heureusement, cette réalité n'a empêché jusqu'ici aucune carrière de fleurir. Alors, laissons malgré tout la chance au prochain livre, il nous dira peut-être ce que les vagues peuvent ramener de bon et ce que l'agencement des mots peut gagner dans le travail du ressac. ^[9]